

RTP 625

LYCÉE CONDORCET

DISCOURS

PRONONCÉ A LA

DISTRIBUTION DES PRIX

Le 13 Juillet 1924

Par M. Théodore REINACH

*Membre de l'Institut
Professeur au Collège de France*

Bibliothèque Maison de l'Orient



132186

CAHORS

IMPRIMERIE TYPOGRAPHIQUE COUESLANT

(Personnel intéressé)

1924

LYCÉE CONDORCET

DISTRIBUTION DES PRIX

ANNÉE 1923-1924

DISCOURS DE M. THÉODORE REINACH

*Membre de l'Institut
Professeur au Collège de France*

MESDAMES,

MESSIEURS,

CHERS CAMARADES,

Car c'est un ancien de Condorcet que le choix du Ministre, sur la proposition de votre excellent proviseur, a désigné pour présider cette réunion. Je les en remercie l'un et l'autre du fond du cœur. Cette présidence est pour moi un honneur dont je sens tout le prix ; c'est aussi et surtout une grande joie et une grande émotion. Joie, de me retremper pour une heure dans la gaieté lumineuse de cette belle adolescence ardente, studieuse, jouissant du présent, confiante dans l'avenir. Emotion, de retrouver tant de vieux et doux souvenirs, que réveillent, non pas, il est vrai, ces murs — puisque la mode a décidé que les prix du Lycée ne se distribueraient plus au Lycée —, mais les noms que j'entends, les robes et les visages que j'aperçois, l'atmosphère familière et familiale que je respire.

O mon vieux Condorcet ! tu as eu beau faire peau neuve et changer de nom plus d'une fois dans mon temps et depuis mon temps ; tu auras beau émigrer, comme on l'annonce, vers un emplacement plus spacieux et plus aéré : tu demeureras toujours pour moi la même chère petite patrie, où une bonne part, la meilleure peut-être de mon âme, reste attachée par une invincible nostalgie. O la ruée matinale vers les portes, le roulement du

tambour, l'entassement dans les classes étroites, sur les bancs incommodes, devant les minces tables verroulées, cisailées d'inscriptions et dénudées d'encriers ! O la cérémonie quotidienne de la leçon ânonnée, du devoir corrigé, de l'explication savamment commentée, des pensums équitablement distribués ! O la fièvre des compositions hebdomadaires, l'émotion des « places » proclamées devant M. le Proviseur, et puis la sortie tumultueuse, la flânerie au bras d'un camarade aimé, et, Dieu me pardonne, le stationnement dans le passage du Havre ou devant le pâtissier Bourbonneux — existe-t-il encore ou a-t-il lui aussi changé d'enseigne ? Toutes ces petites choses, qui jadis ont dû me sembler insignifiantes dans leur répétition monotone, combien je les aime, combien mon cœur palpite à leur pensée, maintenant qu'elles sont si éloignées de moi et qu'elles émergent comme des fantômes subtils de la brume dorée où je me vois enfant ! Combien il est vrai que dans les souvenirs de notre jeunesse, c'est notre jeunesse même que nous aimons !



Depuis plus d'un siècle qu'il existe et qu'il prospère, ce n'est pas seulement la haute compétence et la haute conscience du corps enseignant, les dons naturels et l'émulation des élèves, qui donnent à Condorcet une physionomie à part. C'est aussi son allure générale, c'est ce mélange bien parisien de sérieux précoce et de grâce légère, de discipline indulgente et de fronde inoffensive, d'ardeur pour l'étude et de goût pour le plaisir — les plaisirs de l'esprit, s'entend, auxquels sont venus s'ajouter ceux du sport si injustement comprimé autrefois — et puis aussi, si je puis dire, les fenêtres plus largement qu'ailleurs ouvertes sur le dehors : voilà ce qui fait l'originalité de ce Lycée, essentiellement moderne, voilà ce qui marque ses nourrissons pour la vie.

Sous une apparence détachée — elle aussi, une pose traditionnelle —, on y travaillait beaucoup jadis, et je pense qu'il en va toujours de même. En première — on disait alors : en rhétorique —, nous trouvions le temps, en dehors de nos tâches régulières, d'apprendre par cœur tout le *Philoctète* de Sophocle et d'en donner, en costumes s'il vous plaît, deux représentations solennelles. L'élève Doumic s'était chargé du premier rôle, plus de cinq cents vers, et il préludait à ses fonctions de secrétaire perpétuel de l'Académie française en faisant applaudir déjà, d'un auditoire d'élite, la mémoire la plus sûre, la voix la plus nette, l'expression la plus juste et la plus pathétique. Mais nous trouvions aussi le temps de rédiger et de faire imprimer clandestinement un journal, que dis-je ? deux journaux, l'*Externe libre*, et l'*Arlequin*, l'un plus sérieux, l'autre plus mondain, dont les juvéniles chroniqueurs s'empoignèrent de la belle manière jusqu'au jour où l'Administration supérieure, comme le juge de la fable, mit d'accord les plaideurs en les supprimant l'un et l'autre.

Les jours passent, les enfants grandissent, les institutions demeurent. Notre vieux Lycée, je le sais, reste fidèle à ses brillantes traditions. Malgré les concurrences qui ont surgi dans les quartiers de l'Ouest et du Far-West et lui ont enlevé une fraction de sa clientèle, — la plus élégante, sinon la plus studieuse, — sa population scolaire atteint aujourd'hui le chiffre-record de 2.067 élèves, alors que, de mon temps, nous étions à peine 1.600. Au concours général, rétabli après une longue éclipse, mais encore, il me semble, un peu étriqué, il a retrouvé tout de suite ses succès d'autrefois. En 1922, en 1923, il s'est classé le premier par le nombre des récompenses. Cette année encore, il occupe avec huit nominations, dont un prix, le même rang, en tête des Lycées de Paris. Mais gare à la province qui nous talonne et qui risque de nous dépasser !

Maîtres et élèves ont d'autant plus de mérite dans leur effort persévérant, que l'objet même de l'enseignement est aujourd'hui plus précaire, plus instable, plus discuté. Les programmes, l'organisation même de l'instruction, changent à vue d'œil et sont remis incessamment en question. A la vérité, cela me rajeunit d'un demi-siècle, car moi aussi, dans mon enfance, j'ai connu l'époque où un Ministre de l'Instruction publique, présidant la distribution du Concours général, se faisait un malicieux plaisir d'annoncer que « tous les exercices supprimés par son prédécesseur avaient été rétablis », ou vice-versa. Je n'ai pas à prendre parti dans la bataille engagée depuis tant d'années autour des programmes de l'enseignement secondaire. J'ai, moi-même, au Parlement, pendant quatre sessions, participé aux travaux d'une commission chargée d'en préparer la réforme et qui, à force d'écouter consciencieusement tous les sons de cloches divers, avait fini par ne plus rien entendre du tout. Je m'abstiendrai donc d'exprimer, sur un sujet si brûlant et si complexe, un avis qui risquerait de n'être tout à fait conforme, ni à la pensée du Ministre qui part, ni à celle du Ministre qui vient ; à quoi bon m'exposer à recevoir des coups des deux côtés ? Mais ce que je puis dire, et en le disant je crois être l'interprète de beaucoup de maîtres et de plus encore de pères de famille, c'est que, quelle que soit la composition future des programmes, il serait bon, à l'avenir, de leur conférer, par la loi même, une durée limitée, mais intangible, dix ans, par exemple, pendant lesquels les professeurs connaîtraient au moins, *ne varietur*, ce qu'ils ont à préparer, les enfants à apprendre, les éditeurs à publier. Il y aurait là, pour les uns comme pour les autres, un minimum de sécurité, une garantie contre l'arbitraire d'en haut et les sautes de vent d'en bas, et surtout on réaliserait ainsi les conditions d'une expérience vraiment scientifique, permettant une appréciation plus sérieuse et plus raisonnée.

Ceci dit, et puisque je suis entré dans la voie des aveux, je vais vous en faire un autre.

C'est que, au fond, le contenu des programmes n'est pas ce qui importe le plus, mais bien la manière dont est donné l'enseignement, la valeur et l'influence personnelle des maîtres qui le dispensent. Sans doute, dans toute société policée, il y a, pour l'élite, un minimum de connaissances fondamentales, indispensables à l'« honnête homme », et que la mémoire fraîche et souple des enfants s'assimile d'ailleurs sans trop de peine. Ce sera, par exemple, dans notre pays, la langue, la littérature et l'histoire de la France, et encore sa merveilleuse géographie qu'il ne faut pas seulement étudier dans les livres, mais aussi sur les lieux mêmes, comme vient de vous le conseiller avec tant de vérité, d'éloquence et de poésie, M. le Professeur Guntzberger. Ce sera aussi des notions précises sur les origines de notre langue et les sources de notre civilisation et, par conséquent, pour tous — telle est du moins ma conviction —, une teinture d'histoire ancienne et de latin. Quant au grec, quoique ou parce que helléniste de profession, j'ai toujours pensé qu'il devait être, non une corvée, mais une récompense. Ajoutez, dans un intérêt à la fois pratique et intellectuel, les rudiments des sciences exactes et naturelles et la possession d'au moins une langue étrangère.

Mais ce fonds commun une fois assuré, il y a une infinité de manières d'étoffer, de compléter le programme des études secondaires, et ces manières se valent les unes les autres, pourvu que le maître y mette toute son âme et qu'il garde constamment devant les yeux le précepte de Montaigne que l'objet de l'éducation est de former des têtes bien faites et non bien pleines. C'est que les qualités essentielles d'un bon esprit peuvent s'acquérir à propos de matières et par des exercices fort différents, appropriés au goût, au caractère, à la vocation, à la condition sociale de chacun. Il y a là, comme dirait un chimiste, tout un système d'équivalences et de substitutions. Prenez, par exemple, la précision, la netteté des idées et des termes. Pour y parvenir, rien ne vaut, sans doute, la pratique des sciences exactes, si ce n'est une version grecque bien faite ou une bonne rédaction historique ou philosophique. La confection d'un discours français exerce l'imagination : mais que dites-vous de la recherche d'un lieu géométrique ? La botanique est une merveilleuse école pour l'esprit d'observation, mais croyez-vous que certaines méthodes de composition ne puissent pas conduire aux mêmes résultats ? J'ai ouï raconter à Guy de Maupassant, que Gustave Flaubert, pour le former à l'art d'écrire, lui recommandait de se poster sur un chemin rural, d'observer attentivement pendant un quart d'heure les gestes, les attitudes, les mouvements de physionomie d'un paysan qui labourait son champ, ou d'une vieille qui filait sa quenouille, et, une fois rentré chez lui, de traduire fidèlement, naïvement, en bon français, ce qu'il avait vu. Ce que je viens de dire des trois qualités essentielles de l'esprit n'est pas moins vrai de

toutes les autres. Cela est vrai aussi du goût, c'est-à-dire de ce sens délicat de l'ordre, de l'harmonie, de la proportion, objet si important de l'éducation dans un pays qui se flatte avec raison d'être un foyer permanent d'art et de beauté. Cette qualité, si vraiment française, se cultive par des études bien différentes, et peut être l'apanage d'esprits bien diversement orientés, et voilà pourquoi vous la rencontrez aussi bien dans une comédie d'Hervieu ou de Lavedan et dans un roman d'Abel Hermant, que dans une leçon de métaphysique de Bergson ou un mémoire de géodésie de Marcel Brillouin, pour ne nommer que quelques « Condorcet » de mon temps, qui sont arrivés.

Enfin, chers amis, après l'acquisition de quelques connaissances essentielles et la formation de l'esprit, l'enseignement du Lycée a un troisième objet non moins considérable : c'est, comme le disait l'autre jour le grand maître de l'Université, de vous apprendre à apprendre, et j'ajoute : de vous en donner envie. Si remplie que soit une existence par les devoirs professionnels — et les oisifs seront bientôt une espèce aussi fossile que le mégathérium, — elle laisse cependant toujours des loisirs, quelques heures de détente. Vous saurez les consacrer, non à des jouissances vulgaires, mais à perfectionner votre instruction générale par la lecture, les excursions et les voyages, des spectacles bien choisis, la fréquentation des conférences et des musées, la conversation des hommes intelligents. Ainsi vous appliquerez à votre tour le précepte du poète grec, qui fut un sage : « Je vieillis en m'instruisant toujours. » Ainsi vous assurerez la perpétuité parmi nous d'un large public éclairé, la continuation de cette vieille sociabilité française, qui consiste essentiellement dans la rencontre, sur un terrain commun, de beaucoup d'esprits, apportant chacun, avec ses connaissances et ses aptitudes spéciales, des « clartés de tout », le goût des idées générales, l'amour du Vrai, du Beau, du Bien, sans avoir l'air d'y toucher. Voilà ce qui constitue non la *Kultur* pédante, mais la vraie civilisation, fleur exquise et délicate, qu'il ne faut pas laisser périr.



Un moraliste de beaucoup d'esprit, dont on ne lit plus assez les ouvrages, Ernest Bersot, a écrit un jour que le jeune Français fait sa première communion pour en finir avec la religion, passe son baccalauréat pour en finir avec le latin, et se marie pour en finir avec l'amour. Cette définition convenait-elle aux Français des environs de 1860 ? Peut-être. Servirait-elle de devise aux Français d'aujourd'hui et de demain ? Assurément non. Je viens de vous indiquer que le baccalauréat n'est pas une porte de sortie, mais la porte d'entrée de l'instruction véritable, celle qui dure toute la vie. Je n'ai pas qualité pour vous prêcher votre devoir en ce qui concerne les deux autres articles, mais j'ai le droit de vous rappeler que l'amour

et la religion, entendus au sens le plus large, sont les deux plus puissants antidotes contre notre plus grand ennemi : le matérialisme, le mercantilisme ou, pour l'appeler de son vrai nom : l'égoïsme. Or, le suprême objet de l'éducation libérale, qui serait mieux nommée libératrice, n'est-il pas de nous affranchir de l'égoïsme, de nous éviter l'anathème cinglant du poète : « *O curvæ in terras animæ et cœlestium inanes* » ?

Il y a, en tout cas, un amour et une religion dont il m'est permis ici de parler librement. J'ai lu avec émotion, dans le discours d'un de mes devanciers, le tableau très juste de l'état d'âme des hommes de ma génération entre 1872 et 1880. Nous étions les fils d'une nation vaincue et diminuée. Ce sentiment assombrissait nos clairs regards d'adolescents, pesait d'un lourd poids sur nos jeunes poitrines, mais il nous fournissait en même temps un puissant stimulant ; il nous montrait, haut, simple, et clair, le but collectif à poursuivre : refaire, remonter la France. J'ai retrouvé l'autre jour, en feuilletant un cahier jauni, des vers que j'adressais, en sortant du Lycée, à un de mes camarades de classe, devenu aujourd'hui un des maîtres de la médecine française. J'y ai lu ces lignes :

Encore un mot, Achard, et c'est toute mon âme
Que je te livre ici : le pays nous réclame,
Ce pays autrefois si grand, si respecté,
Ce pays par le sort si durement traité,
Et qui, pour relever sa tête qui s'affaisse,
N'a plus d'espoir, plus de soutien, qu'en sa jeunesse.

Ce sont de bien mauvais vers, mais qui expriment sincèrement une foi, une espérance qui étaient celles de la plupart d'entre nous, un sentiment que nous enfermions pudiquement au plus profond de notre cœur, car tous nous avions pris pour devise le mot de Gambetta : « Y penser toujours, n'en parler jamais. »

Beaucoup, hélas, sont tombés en route, découragés, sans avoir même aperçu la terre promise. Les survivants, à travers tant de tristesses et de deuils, ont eu du moins la joie suprême de voir leur rêve de jeunesse enfin réalisé, de voir la France mutilée redevenue la France intégrale, ayant repris sa place historique et le droit de tenir haut devant tous son beau front sanglant et lauré. La victoire fut tardive, nous ne l'avons pas remportée tout seuls ; elle n'en est que plus glorieuse, car si nous avons eu besoin du monde civilisé, c'est que le monde civilisé sentait qu'il avait besoin de nous...

O jeunes gens, mes camarades, mes amis, vous respirez plus librement que nous le fimes : soyez moins graves, puisque vous êtes plus heureux ; mais ne soyez pas moins fervents. La tâche devant vous reste immense : panser les blessures encore béantes de la plus horrible des guerres, se multiplier pour suffire à tous les devoirs, alors que 1.500.000 de vos aînés manquent à l'appel, maintenir la Patrie au rang qu'elle a recon-

quis, non pas d'une « insolente nation », envahissante et dominatrice, mais d'un noble pays sûr de son droit, content de sa grandeur, largement humain, penché sur toutes les souffrances, ouvert à toutes les idées généreuses ; d'une France se donnant pour mission de développer, dans la paix et le travail, toutes ses ressources matérielles et morales, de diriger, par son exemple, les peuples vers la justice sociale et internationale, vers la pensée hardie et créatrice, vers la liberté sous le règne de la loi, la France, enfin, porte-flambeau de l'humanité.

Voilà un amour qui peut suffire à éclairer, à réchauffer votre vie entière ; voilà une religion qui, parmi vous, ne trouvera pas un athée.

